

Dans le rapport de fouilles publié par M. REDDÉ dont il a été abondamment question dans le dernier Bulletin et dont on reparlera, il est loisible de relever à chaque paragraphe erreurs, approximations, contournements et gauchissements de textes, pour le plus grand bénéfice de l'hypothèse Alésia = Alise, bien entendu.

Et à côté de cela, des remarques de simple bon sens, dont l'auteur lui-même ne se rend pas compte des implications qu'elles présentent pour cette hypothèse. « On se gardera donc de conclure que tout objet retrouvé dans les fossés d'Alésia constitue nécessairement un repère chronologique absolu ». Bien sûr. Sans cela, aussi bien les armes de la période de Hallstatt que le superbe cratère néronien qui orna longtemps le bureau de Napoléon III - qui le prenait, évidemment, pour la coupe de César lui-même ! - se chargeraient à eux seuls de démontrer qu'Alésia est ailleurs que dans ces fossés.

Mais ne chinoisons pas sur ces armes.

Nous pouvons, en revanche, nous armer du latin, duquel nos adversaires archéologues sont beaucoup moins familiers que les savants en chambre qu'ils dénigrent.

Et déjà, à la première page (493) du chapitre intitulé « le récit césarien », nous trouvons reprise la vieille querelle du lendemain ou du surlendemain, afférente à l'espace de temps qui sépare le combat préliminaire de cavalerie et l'arrivée de César sous Alésia.

Cette fois, la traduction, empruntée, nous dit-on, à E. de Saint-Denis (ouvrage commun avec J. le Gall et R. Weil : *Alésia, Textes littéraires antiques*, Paris, 1973) et « modifiée sur certains points dont certains touchent à la compréhension même du récit césarien », s'écarte, sur le point précis du « lendemain » de la traduction des Belles Lettres, due à Constans, et dont beaucoup vitupèrent les inexactitudes, alors que, objectivement, elles sont beaucoup moins graves qu'on ne le dit. Donc, Constans a traduit l'*altero die* des Commentaires par : « le lendemain », et César, quittant la plaine où s'est déroulé le combat de cavalerie, se trouve sous la citadelle d'Alésia le lendemain, ce qui veut dire qu'Alésia est située à une 1/2 étape de cette plaine, c'est-à-dire à 15 kms environ, déduction d'A. Berthier bien connue de ses fidèles¹. Ce qui permet d'exclure

Alise Ste-Reine, qui ne possède pas, à moins d'une soixantaine de kms, de plaine répondant aux normes exigées par ledit combat.

Voyons l'argument : « *Altero die*, dans une énumération, ne désigne pas nécessairement le lendemain, comme traduit l'édition des Belles Lettres : à preuve Cicéron, Phil. I, 32, dans l'expression « *proximo, altero, tertio, reliquis consecutis diebus* ».

« Dans une énumération », oui... et tout est là.

Car il n'est pas honnête d'emprunter la traduction « le surlendemain » au cas des *Philippiques*, où il s'agit effectivement d'une énumération : « le jour le plus proche, le second, le troisième et tous les jours qui restent », pour la transporter telle quelle au texte des *Commentaires*, où il ne s'agit pas d'une énumération ! Il n'y a que deux jours, celui du combat et celui de l'arrivée sous Alésia, et *alter* reprend dans ces conditions son sens de « le second » qu'il possède habituellement dans l'expression *unus et alter*, « le premier et le second ».

En latin, « l'autre » se dit normalement *alius*, mais *alter* dans le cas où il n'est question que de deux personnes ou de deux choses.

Le « deuxième Consul » se dit *alter Consul*, puisqu'il n'y en a que deux.

Le « premier et le second » se dit : *unus et alter*.

Un « second soi-même » se dit :... *alter ego*.

Dans la phrase de Cicéron, comme il y en a quatre, l'auteur est bien obligé de recourir à un autre système, c'est-à-dire d'intercaler *proximo* pour désigner le jour « le plus proche », soit : le lendemain, et d'utiliser *altero*, pour le « second jour à partir du lendemain », puis *tertio* le « troisième à partir du lendemain », soit le quatrième à partir du jour J, et ainsi de suite (*reliquis diebus*) ; car s'il employait *altero* pour « le lendemain », cela laisserait à penser qu'il n'y aurait que deux jours.

¹ Voir Végèce sur l'iter (Dictionnaire d'A. Forcellini, p. ex.)

² Tout aussi invraisemblable qu'un lieu de repli prévu par Vercingétorix à deux jours de marche de l'embuscade dressée à César. Même un jeunot aurait imaginé qu'il pouvait subir un échec et prévu en conséquence.

On doit donc, mais seulement dans ce cas précis, décaler d'un cran.

Il semble d'ailleurs qu'en latin archaïque « premier, second et troisième » se soient dits : « *Vnus, alter, tertius* », comme invite à le croire la liste des catégories de foudres codifiée par Festus, *Verborum significacione*, p. 114 éd. Lindsay : « *Vnæ, (manubiæ) alteræ, tertiae* ». Il n'y a que trois types de foudres, comme il n'y a que trois catégories de dépouilles opimes, énumérées par le même Festus, p. 204, sous la forme : « *Vna... altera... tertia* ». La forme ancienne, usuelle et classique est bien : *unus, alter*.

Admettons d'autre part que César ait désigné par *altero die* le surlendemain du combat de cavalerie ; alors,

qu'a-t-il fait entre-temps ? Le soir même du combat, il tue trois mille hommes de l'arrière-garde poursuivie. Et le lendemain, que fait-il ? Une promenade militaire jusqu'à la citadelle qui lui barre la route. Pas un chat à l'horizon. Le surlendemain seulement, il s'avise qu'il est arrivé et « il établit son camp devant Alésia ».

Notre Proconsul nous a habitués à plus de précision. À mon sens, il aurait tout de même indiqué ce qu'il a fait le lendemain. Fût-ce pour dire qu'il ne fit que marcher. Ce qui paraît peu vraisemblable². Trois mille hommes un jour, pas un seul le lendemain, et le troisième, on assiège. César est, certes, laconique. Mais à ce point...

D. PORTE

VENI, VIDI, VIXI... comme n'a jamais dit César !

Le numéro 60 (juin-juillet 2002) de l'*Archéologue* nous a réservé une surprise de taille, dont je vous laisse savourer la douceur : nos adversaires ignorent le B.A. = BA du latin. Leur mépris du texte de César nous l'avait déjà fait comprendre, mais voici qu'ils nous en offrent la preuve éclatante. C'est tellement beau qu'on a peine à en croire ses yeux.

Merci à M. Matthieu Poux de nous avoir permis de vérifier nos certitudes !

Un premier article de sa plume, dans ce même numéro, envoyait une pierre dans notre jardin, avec une remarque regrettamment dédaigneuse (p. 4) : « Si elles (= les nouvelles découvertes) ne suffiront peut-être pas à faire taire une contestation qui ne s'embarrasse guère d'arguments scientifiques... ».

La dite contestation, c'est nous. Nous, qui extrayons non du sol mais du texte de César des preuves aussi irréfutables

que « leurs » armes, indatables autrement que par comparaison. Mais, soit, nous ne sommes pas des « scientifiques ».

L'ennui, c'est que « eux » ne sont pas non plus des latinistes ; et c'est plutôt gênant, quand on prétend identifier Alésia, dont, tout de même, le garant et l'historien est un certain Jules César, qui écrivait en latin, vers 52 av. J.-C.



Veni, vidi... VIXI : balle de fronde en plomb inscrite découverte au XIXe siècle place du Panthéon

VENI, VIDI, VIXI... comme n'a jamais dit César !

Voici, donc, un deuxième article du même Matthieu Poux, p. 14-16 du même magazine. Il y est examiné une balle de fronde, en plomb, gravée de l'inscription VIXI. Et voici ce qu'on nous en dit (p. 15) : « **L'une d'elles, retrouvée place du Panthéon, était frappée de l'inscription VIXI, « j'ai vaincu », qui n'est pas sans rappeler une citation célèbre... ».**

César lui-même en resterait sans voix. La citation célèbre, c'est, évidemment, tout le monde le sait, *VENI, VIDI VICI*, avec un C, pas un X. Même en nos temps de sous-alimentation intellectuelle, le moindre lecteur d'Astérix, tout aussi bien que le débutant latiniste sait cela.

VIXI ne veut pas dire : « j'ai vaincu », mais « j'ai vécu », et ce n'est pas tout à fait la même chose !...

Mauvaise lecture d'un archéologue imprudent pour trop d'enthousiasme ? Faute d'imprimerie ? Que non pas. La photo de ladite balle est là pour nous mettre sous les yeux cet irrécusable VIXI, qui signe l'ignardise de nos adversaires. Avant d'incriminer le manque d'esprit scientifique de ceux qui ne pratiquent pas les mêmes méthodes que vous et préfèrent la solidité des textes au flou des découvertes archéologiques (il s'en passe, des guerres, entre la période de Hallstatt et l'époque médiévale !) on ferait bien d'assurer sa propre science, en apprenant, par exemple, le latin.

Que nous dit-elle donc, cette balle de fronde ? Sans l'ombre d'une contestation possible : « J'ai vécu ».

Cela bien établi, comment interpréter cette affirmation surprenante ?

1°/ La balle de fronde dit : « J'ai vécu », c'est-à-dire, selon les traditions antiques, « Je suis morte ». *Vixit* se trouve sur toutes les épitaphes pour indiquer la durée d'une vie, mais sert aussi à dire : « Il est mort ». À preuve, le laconique *Vixerunt*, « Ils ont vécu », par lequel on vint annoncer au Sénat la mort du Consul Paul-Émile et de 44 000 soldats, sur le champ de bataille de Cannes,

contre Hannibal, en 216 av. J.-C. La balle est morte, et le dit, en même temps qu'elle tuait l'homme qu'elle avait frappé.

Que des objets prennent la parole est tout à fait habituel (P. ex., la célèbre fibule de Préneste *Manios med fefhakhed Numasioi* « Manius m'a fabriquée pour Numérius » ; ou encore la coupe de céramique pompéienne qui proclame : (C.I.L., 4, 2776) : *Presta mi sin-ceru(m), sic te amet que custodit ortu(m) Venus* : « Verse-moi du (vin) sans mélange ; et qu'ainsi te favorise celle qui veille sur le jardin, Vénus ».

2°/ Le graveur a vu trop grand. Il désirait écrire, à la troisième personne, en parlant de celui qu'atteindrait la balle, « il a vécu », *VIXIT*, c'est-à-dire : « Il est mort ». Mais la place, on le voit parfaitement sur la photo, lui a manqué pour le T final, et il s'est contenté de VIXI. Là encore, c'est un phénomène habituel à la gravure antique, vérifiable aussi bien sur les marbres officiels (*Chant des Arvales*, p. ex.) que sur les plus humbles épitaphes. Quand on a mal calculé l'espace disponible, on s'arrête, et voilà tout : le support de pierre interdit les corrections !

3°/ À supposer que le frondeur fût étranger, probablement Baléare, comme beaucoup de soldats de sa spécialité, il a peut-être voulu écrire, toujours en donnant la parole à sa balle : « J'ai vaincu », *VICI*.

Malheureusement, il parlait le latin comme un Basque l'espagnol. Comme Matthieu Poux.

D. PORTE

P.S. : Si quelqu'un entrevoit une autre solution à ce problème passionnant, je serais curieuse de la connaître !

P.S. 2 : Mon collègue Dominique BRIQUEL, consulté, en tient pour un manque de place, qu'il a constaté souventes fois sur ce type d'objets.

À propos de : *La Page du latiniste*, dans *Pro Castris*, 4, 1999, 27-34. publié par l'Institut Vitruve.

On doit supposer que Pierre CHARPIN est Latiniste, puisqu'il nous est présenté comme « grammairien et Agrégé de Lettres Classiques ».

On doit supposer qu'Antoinette BRENET lit tout de même les articles qu'elle insère dans *Pro Castris*.

Alors... Comment peut-on lire dans cette revue d'association des affirmations aussi suffocantes que celles dont nous abreuve cet auteur ? Et que la Directrice de la revue a cautionnées ? Le fameux *Cum Cæsar in Sequanos per extremos Lingonum fines iter faceret* (B.G., 7, 66) est « le type même du faux problème ». Car des générations de Latinistes, qui ne savaient pas le latin, ont construit cette phrase de travers. Accrochons-nous, les surprises sont de taille.

Passons sur la série d'exemples de la page 28 qui, nous annonce-t-on, aligne « des expressions composées de *iter* et du même complément de lieu » : aucun des 7 premiers exemples ne comportant le mot *iter*, il est difficile d'en inférer quoi que ce soit. Le 5ème exemple « page 29 » est faux (*quo ex portu commodissimum in Britanniam traiectus esse cognoverat*, qui est en réalité *traiectum esse*, accusatif), ainsi que le 12ème « page 28 » (*qua proximum iter in ulteriorem Galliam iter erat*, au lieu de : *qua proximum iter in ulteriorem Galliam per Alpes erat* : la répétition de *iter* est-elle un mauvais tour joué par l'ordinateur ? En tout cas, elle n'est pas césarienne). Et la *Lyconiam* de la p. 31 doit être la *Lycaoniam*...

Déplorons que soient faussés les textes qu'on nous donne en exemple. Comme le verbe gêne, puisque la démonstration qui va suivre établira qu'un substantif peut avoir des compléments de lieu, on oublie de l'écrire. On obtient ainsi une série uniforme, mais au prix d'une tricherie :

B.G., 1, 6, 1 ne dit pas : *iter per Sequanos*, « la route qui traverse la Séquanie », mais : *unum (iter) per Sequanos* « l'un (de ces itinéraires), était (*erat* sous-entendu) celui qui passait chez les Séquanes ».

B.G., 6, 1 ne dit pas : *iter per Provinciam*, « la route à travers la Province », mais : *alterum erat per*

Provinciam, avec *erat* en toutes lettres, « l'autre **passait par** la Province ».

B.G., 1, 10, 3 : est cité comme : *Iter per Alpes in ulteriorem Galliam*, au lieu de : *iter in ulteriorem Galliam per Alpes erat*, « La route vers la Gaule Transalpine **passait par** les Alpes ».

Loin de dépendre de *iter*, complément de lieu dépendant d'un nom (!!!), comme cela nous est sereinement affirmé, il tombe sous le sens que *iter per Alpes* est un raccourci pour *iter quod est per Alpes*, « le chemin par les Alpes » étant en réalité et en latin comme en français « le chemin qui passe par les Alpes », « les Alpes » étant complément de lieu du verbe « passe » sous-entendu. Ainsi me l'a-t-on appris à l'école primaire.

J'emploie à dessein le verbe *est*, « être », « exister », « se trouver », et, géographiquement parlant, selon la préposition qui le suit, « mener vers » (avec *ad* + accusatif), « passer par » (avec *per* + accus.), « venir de » (avec *ex* + ablatif). Car il est absolument faux de prétendre, p. 30, que « Jamais un verbe d'état n'a eu de complément répondant à la question *quo*. Il ne reste qu'une possibilité : les compléments de lieu dépendent de *iter* »...

En veut-on, de ces constructions « être » + complément de lieu, qui existent bel et bien ?

Le *Grand Dictionnaire de la Langue Latine*, de A. Forcellini¹, la bible du Latiniste avec le *Thesaurus*, nous en fournit une ample moisson. Pour nous borner aux noms géographiques, *est* + *in* et l'ablatif (p. 588, col. 3, ligne 8) ou, ligne 13, avec le locatif des noms de ville : *Cum Athenis decem ipsos dies fuisset*, « comme j'avais été (= séjourné) dix jours à Athènes » (Cicéron, *Fam.*, 2, 8). Veut-on *in*, *ad*, *apud* + accusatif, marquant le lieu où l'on va ? On le trouve p. 589, col. 2, à partir de la ligne 71. P. ex., col. 3, ligne 11 : « *Esse in = venire. Ut certior fieret qua die in Tusculanum esset futurus* : « Pour qu'il ait une certitude plus grande de la date à laquelle il viendrait (*futurus esset*) dans mes jardins de Tusculum ». Même chose avec les prépositions *apud*, *penes*, *circum*, *citra*, *ante*, *ob*, *super* etc., + accusatif, répondant à la question *quo*, « où (va-t-on) ». On trouve de même, après *esse*, des ablatifs précédés de *ab*, *cum*, *pro*, *super*.

Tous les Latinistes, même débutants, n'hésitent pas une seconde sur l'identification de la locution *iter facere*, « faire route », formant un tout indissociable. au même titre que *iter esse* ou *iter habere*. Ces trois verbes ont ensuite, selon l'orthodoxie grammaticale, un complément de lieu introduit par *ad*, *per*, *in*, « vers » « par » « pour aller dans, ou : chez ».

Il en résulte que *iter per Alpes* doit être complété en *iter quod est*, ou *quod ducit*, *per Alpes* : « la route qui mène à travers les Alpes » (B.G., 3, 1, 2). On ne peut, sans ridicule, écrire : *iter Laodicea faciebam in castra in Lycaoniam* par : « Je faisais » (*faciebam*) // « la route-venant-de-Laodicée-vers-la-Lycaonie-et-mon-camp » *iterLaodiceaincastrainLycaoniam*, le bloc de ces compléments, sans coordination aucune, complétant *iter*. Bien sûr, « les compléments de lieu ne sauraient dépendre de *facere* » (p. 30). Mais de *facere iter*, bien sûr que si. Sans quoi, on fait du Denervaud. Admettons un instant qu'on puisse dissocier *facere* de *iter* : il faudrait rendre à *facere* son sens ordinaire de « faire », « confectionner », et cela donnerait : « Comme César construisait + compl. d'objet direct : « la route qui menait chez les Séquanes ». Peut-être était-ce une manifestation du "génie" césarien ?

La syntaxe la plus élémentaire, *a fortiori* la syntaxe spécialisée, p. ex. A. Ernout et A. Thomas, Paris, Klincksieck, 1953, p. 191-192, signale que l'emploi d'un complément circonstanciel accolé à un substantif peut être un calque du grec, ou un raccourci d'expression de la langue parlée, et c'est l'évidence : « la route de Lyon » ne signifie pas « qui appartient à Lyon », mais « qui va à Lyon », par le relais d'un verbe sous-entendu. Un « vase en or », *vas ex auro*, n'est pas autre chose qu'un « vase (fait en) or », un « homme de la plèbe », *homo de plebe*, un « homme (issu de) la plèbe », *otium cum dignitate* le « loisir (allié à) la dignité », *l'aditus ad portam* « l'accès (qui mène à) la porte ».

Autres exemples qu'on ne saurait distordre sans hérésie : *Iter est mihi Lanuvium* (Cicéron, *Mil.*, 10, 27) : « Il existe pour moi » (*est mihi*) « un chemin-vers-Lanuvium », *iter Lanuvium*. Qu'un nom de ville ne soit pas précédé de la préposition, c'est normal. Mais après un substantif, c'est rude !

Enfin : *ut, commutato consilio, iter in Provinciam converteret* : (il pensait qu'il n'y avait pas nécessité)

de changer sa direction de marche pour se rendre dans la Province ». Là, c'est imparable. Avec la construction de P. Charpin, on comprend : « changer + la-route-qui-mène-à-la-Province », bien évidemment pour prendre une autre route ; et c'est stupide, puisque, précisément, il va l'emprunter, en quittant celle sur laquelle il marche actuellement. Il ne peut donc changer la route qu'il va choisir !!! On doit comprendre, et sans équivoque : *converteret iter* : « changer sa route » + *in Provinciam* « pour se rendre dans la Province ».

La raison d'être de ces aberrations est, nous dit leur auteur, de montrer que l'on ne peut inférer du *cum Cæsar iter faceret in Sequanos* de B.G., 7, 66 aucune précision sur la position de César au moment de l'approche, en trois étapes (*trinis castris* = en trois journées-de-marche-entre-deux-camps, mais cette traduction va susciter encore la polémique), qu'opère le chef gaulois vers la colonne romaine. César était-il déjà chez les Séquanes, ou encore chez les Lingons ? Nulle précision, s'il est simplement sur la route-qui-conduit-chez-les-Séquanes : à son début, à sa fin, à son milieu, tout est possible.

MAIS ces vues, qui prétendent assainir un terrain de mésententes et d'empoignades, ne se conçoivent qu'au prix d'erreurs de syntaxe inacceptables.

N'imitons pas nos adversaires, à qui nous reprochons maintes altérations de la vérité, tant en archéologie, avec les tricheries bien connues dans les trouvailles dont peuvent se targuer les Alisiens, depuis Napoléon III, qu'avec les soupçons qu'on fait peser sur l'objectivité de César dans son compte rendu des faits, et ses indications chiffrées. Nous avons tous les arguments souhaitables et toutes les vraisemblances, aussi, stratégiques et géographiques, pour conforter l'hypothèse de A. Berthier, qui connaissait, lui, sa grammaire latine. Nous pouvons nous passer de ces artifices déshonorants.

Danielle PORTE

Agrégée des Lettres Classiques, Docteur d'État ès Lettres, enseignante à Paris-IV Sorbonne, approuvée par Læticia PORTE, DEA d'Histoire antique, Agrégative en Lettres Classiques.

¹ J'ai consulté, à la Sorbonne, la réimpression anastatique de l'édition princeps, 1965, IV, p. 588-589, à la rubrique *sum*, et II, p. 946 pour *iter*.